

Récents Nouvelles de Rome.

L'Univers du 27 septembre s'exprime ainsi d'après son correspondant de Rome :

« On parle beaucoup à Rome d'une guérison extraordinaire arrivée dans le palais même du Vatican ; voici comment on raconte ce fait prodigieux, qui sera sans doute l'objet d'une enquête juridique.

« Une jeune fille d'une vingtaine d'années, dont la famille est employée dans la domesticité du palais, avait contracté une fièvre pernicieuse, causée par la perte de son père, mort il y a peu de temps, et aussi par l'influence de la saison, qui a multiplié à Rome les maladies de ce caractère et y a fait dans ces derniers mois un grand nombre de victimes.

« Malgré les soins éclairés du médecin de la famille pontificale et de ses parents, la jeune malade fut bientôt à toute extrémité. Le vice-curé du palais, qui est de fondation, comme on sait, un religieux de l'ordre des Augustins (Mgr le sacriste, du même ordre, est le curé titulaire) lui avait administré le sacrement de l'extrême-onction, et avait récité la prière de la recommandation de l'âme. On n'attendait plus que son dernier soupir.

« Il faut, pour se rendre compte du prodige qui va se produire, faire connaître à nos lecteurs que pendant le cours de la maladie le vice-curé avait plusieurs fois engagé la pieuse malade à invoquer un vénérable serviteur de Dieu de l'ordre des Augustins, dont on poursuit le procès de la béatification, et qu'il avait même fait mêler aux potions de la malade quelques petits fragments des habits du vénérable. D'un autre côté, suivant l'usage des familles religieuses, on avait porté dans la chambre de la mourante le *Sancto Bambino* de l'Ara-Caeli, demandant à ces dernières ressources de la foi une guérison que la science humaine ne pouvait plus donner.

« Retournons maintenant après du lit de la mourante, et nous la trouverons plongée dans un sommeil profond dont elle se réveillera bientôt, le sourire sur les lèvres, pour raconter qu'elle a vu le saint Enfant-Jésus, ayant à ses côtés un vénérable serviteur de Dieu revêtu de l'habit des religieux de Saint-Augustin. Elle ajoute qu'elle se sent guérie, mais que sa faiblesse est très grande, et elle demande un bouillon pour la fortifier. On satisfait ce désir qu'on croit inspiré par les dernières agitations de l'agonie ; mais la malade, qui a senti l'action de la grâce et qui sait bien qu'elle est guérie, se lève, se débarrasse de tous les sinapismes, de tous les vésicatoires dont son corps était couvert, et qui n'y ont laissé aucune trace, et dès le lendemain matin elle se rend à l'église de l'Ara-Caeli, distante de plus d'une demi-lieue, pour y remercier le *Sancto Bambino* et le serviteur de Dieu qui l'ont rendue à la vie et à la santé.

On comprend la sensation qu'un fait de cette nature a dû produire sur une population pleine de foi, surtout à la veille de la cérémonie du 21, qui devait mettre solennellement sur les autels, en le plaçant au rang des bienheureux, le vénérable père Claver, de la société de Jésus.

BARRIER.

Cette narration, empreinte de tant de conviction, appuyée d'ailleurs sur le témoignage d'un correspondant qui affirme, a servi de matière à une plaisanterie insérée dès le lendemain (28 septembre) dans l'Abonnement de Paris, et dont l'égrillard qui l'a mise au jour espère sans doute que l'on lira bien et du narrateur et du fait qu'il expose. Le *Courier des Etats-Unis* prend assez un sérieux cette pastiche ; il la reproduit avec complaisance ;

nous voulons bien la reproduire à notre tour ; la voici : nous n'omettons ni le titre ni, encore moins, le nom de l'auteur :

ENCORE UN MIRACLE !

« Le besoin d'un nouveau miracle se faisait généralement sentir. Il y avait longtemps que la vierge de Rimini, (1) fatiguée de chasser des yeux, refusait absolument de remuer la paupière, et sainte Rose Tarnisier (2) n'avait pu pousser la puissance miraculeuse jusqu'à esquisser la police correctionnelle et la cour d'assises.

« Il était donc urgent de renouveler le répertoire de la prestidigitation cléricale. L'Univers est heureux d'avoir à rendre compte à ses lecteurs de la première représentation d'un tour de force tout neuf.

« Voici la chose. Une jeune fille, employée au Vatican, était atteinte d'une fièvre pernicieuse. Il va sans dire que tous les médecins de Rome y avaient perdu leur médecine. La malade était à toute extrémité. On lui avait administré les derniers sacrements. Sa respiration s'embarassait de plus en plus ; le râle vint, et puis plus rien. La malade cessa de souffler. Elle était morte.

« Bien ! pas du tout ! Au contraire, elle était guérie ! Soudain, elle se réveilla et demanda un bouillon. Le bouillon apporté, elle l'avala gaillardement, se leva, et se débarrassa de tous les sinapismes et de tous les vésicatoires dont son corps était couvert. Chose toute simple, ces vésicatoires et ces sinapismes ne laissèrent aucune trace. Cela fait, elle s'habilla et fit une demi-lieue à pied pour se mettre en appétit.

« Comment l'Univers explique-t-il cette guérison prodigieuse ! Par deux causes : premièrement, on avait porté dans la chambre de la mourante le *Sancto Bambino* de l'Ara-Caeli ; deuxièmement, pendant le cours de la maladie le vice-curé avait plusieurs fois engagé la pieuse malade à invoquer un véritable serviteur de Dieu, de l'ordre des Augustins, dont on poursuit le procès de béatification, et il avait fait mêler aux potions quelques petits fragments des habits du vénérable. La guérison est venue de cette source aux guenilles.

« Et c'est avec de pareilles stupidités qu'on voudrait gouverner au dix-neuvième siècle !

« En faisant cuire un morceau de l'habit d'un Augustin, on ressuscite les morts ! Le bouillon de pantalon, le tisane de boutons de gilet, la pâte de soutane ; tels seraient les remèdes de la pharmacie catholique ! Il y aurait désormais deux infailibles porte-bonheur : la corde de pendu et la jaretière de moine !

« Voilà la manière dont l'Univers entend la religion, qu'il croit défondre. Il fait de l'Eglise une boutique d'apothécaire.

« Nous aussi, nous croyons en Dieu, et nous croyons aux miracles. Mais nous y croyons autrement que l'Univers. La Providence s'est manifestée dans ce temps en trop d'occasions pour que nous ayons besoin de miracles ; mais l'Univers, en citant le miracle de Rimini, n'a fait que réclamer de ses adversaires, non une foi implicite dans le miracle, mais au moins le respect que l'on doit à des témoignages éclatants semblant exiger d'eux. Le fait de Rimini n'avait point subi l'épreuve d'une constatation officielle ; il n'a point été imposé comme article de foi. L'allusion de l'écrivain est donc en pure perte.

(1) L'écrivain peut nier à l'aise ce que des milliers de personnes croient aussi fermement avoir vu ; mais l'Univers, en citant le miracle de Rimini, n'a fait que réclamer de ses adversaires, non une foi implicite dans le miracle, mais au moins le respect que l'on doit à des témoignages éclatants semblant exiger d'eux. Le fait de Rimini n'avait point subi l'épreuve d'une constatation officielle ; il n'a point été imposé comme article de foi. L'allusion de l'écrivain est donc en pure perte.

(2) Rose Tarnisier a été mise en jugement pour crime de profanation d'objets consacrés au culte religieux. Loin de croire au miracle de St. Saturnin, une commission ecclésiastique, chargée de s'en enquérir, a proclamé que les circonstances de ce événement ne suffisaient pas à le caractériser comme prodige ; qu'il n'y avait pas lieu de croire à un miracle. L'intention de l'écrivain est ici de prêter aux gens plus de crédulité qu'ils n'en ont de prêter que l'on voit un miracle, là où le miracle est reconnu ne point exister. L'homme incrédule qui nient ainsi pour rire !

sions éclatantes pour que nous soyons tentés de nier de son existence et son intervention.

« Oui, l'intervention providentielle est visible dans ces grands mouvements qui jettent bas en un jour des trônes séculiers. Quand un homme comme Napoléon s'éleva ; quand la royauté légitime, avec ses majorités compactes, avec son armée, avec ses siècles, est si vite balayée de la terre de France ; quand Louis-Philippe, ses fils, ses chambres, ses régimens fourmillant sur les boulevards, sa complicité avec l'Europe, toute cette force matérielle fond subitement au premier souffle de l'idée populaire : c'est alors que nous disons : Voici Dieu qui passe.

« Voilà nos miracles ! Dieu fait de nos jours d'assez grands miracles pour que nous n'allions pas lui en prêter de petits. Les malades que Dieu guérit dans cette immense époque, ce ne sont pas les servantes du Vatican, ce sont les nations.

« Chaque jour, Dieu ressuscite un peuple : hier la France ; aujourd'hui l'Italie ; demain la Pologne. Il les tire brusquement du lit de misère où ils agonisent depuis de si longues années. Il leur enlève tous leurs maux : la corvée, le droit d'aînesse, l'oppression de l'étranger. Il leur donne la démocratie, cette pleine santé des peuples.

« Et c'est quand de semblables miracles s'opèrent quotidiennement sous nos yeux, que les badauds du journalisme croient rendre service à la religion en imaginant leurs farces ridicules ! Dieu guérit les peuples de leurs monarchies ; l'Univers l'occupe à délivrer les servantes de leurs vésicatoires !

AGUSTE VACQUERIE. (1)

Ineffable ! N'y a-t-il pas là des paraphrases à ébranler les convictions robustes ? Le persiflage a besoin d'un enseignement. Nous allons le prendre pour lui dans l'Univers ; ce sera moins égayant peut-être, mais aussi plus rationnel. La raison a bien ici son utilité, vraiment ! — Ainsi, nous lisons dans l'Univers du 30 septembre, sur la « Béatification du Vén. Serviteur de Dieu Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus, » (2) les lignes suivantes, presque toutes ayant trait aux miracles :

L'Univers s'exprime ainsi : « Au récit des faits de l'ordre surnaturel dont ils ignorent les lois et dont les phénomènes sont pour eux une énigme, les hommes grossiers que leurs sens appesantis enchaînent dans la matière, répondent par le blasphème et par de stupides ricanelements. Ils reconnaissent les lois du monde matériel, ils les ont calculées ; mais quand saint Augustin leur dit que le monde surnaturel a aussi ses lois et que Dieu, auteur tout-puissant des uns et des autres, a subordonné les lois de l'ordre inférieur aux lois de l'ordre supérieur, leur intelligence abaissée ne peut comprendre cette doctrine : ils la jugent inepte et se remettent à rire. Que les corps aient action les uns sur les autres, qu'ils aient action sur l'âme humaine, ils le croient et même ils prétendent l'expliquer, mais que des esprits aient action sur nos âmes, et surtout qu'ils aient action sur nos corps ou sur la nature, ils ne sauraient le concevoir. L'accomplissement de la loi naturelle en vertu de laquelle nous voyons chaque jour le soleil se lever, leur semble une chose toute simple, mais l'accomplissement de la loi surnaturelle en vertu de laquelle on voit le soleil s'arrêter à la parole de Josué, choque leur

(1) Le lecteur retrouvera ce nom aux Extraits de l'Univers, 3e page de ce numéro de Mélanges.
(2) Notre dernier No. contient un rapport sur cette Béatification.

raison. Dieu qui a réglé le cours des astres, n'a pu, à leur avis, établir que l'homme, être d'une nature supérieure à la nature des corps célestes, puisqu'il a l'intelligence et la volonté, pourrait, en s'élevant vers Dieu par une prière plus ardente et plus pure, obtenir la puissance de suspendre ce cours. Ils croient à l'influence de la lune, ils ne croient pas à l'influence des esprits dégagés par la sainteté des liens de la matière. Ils croient à la vertu des fluides, et à la vertu de la prière, loi si incessamment manifestée parmi les hommes, que tous les peuples et tous les siècles proclament unanimement, est pour ces esprits matérialisés une absurdité. Ils croient à la vertu curative d'une plante, d'un minéral, et ils ne veulent pas croire à la vertu que Dieu, en sa bonté, a voulu mettre dans la parole, dans l'attouchement, dans les ossements des saints, et jusque dans les lambeaux de leurs vêtements. Comme si la vertu de Dieu était enchaînée dans le règne végétal ! comme si les êtres spirituels étaient incapables de recevoir les dons de l'esprit ! comme si la matière était autre chose que le véhicule, l'instrument par lequel le monde invisible se manifeste dans le monde visible ! comme si cette subordination de la matière à l'esprit n'était pas la loi universelle de ce monde terrestre ! Et pourtant rien n'a été épargné pour faire accepter à ces insensés la manière qui leur manque ; c'est pourquoi leur aveuglement est inexorable.

La voix des plus grands génies qui aient paru parmi les hommes se joint à la voix des peuples pour leur représenter l'imbécillité de leur incroyance et l'immunité de leurs objections ; de sorte que pour nier la puissance surnaturelle de Dieu, ils sont contraints de nier la rectitude naturelle de la raison, et que leur insolence s'attaque au génie humain non moins qu'à la sagesse divine. D'un autre côté, ils sont au milieu des chrétiens, ils les voient, les entendent ; ils savent ou peuvent savoir que, vivant dans l'ordre surnaturel, les innombrables enfants de l'Eglise éprouvent chaque jour les effets des lois qui régissent cet ordre, si bien que les miracles, quoiqu'ils soient dans cet ordre même des faits extraordinaires, ne peuvent pourtant les étonner, puisqu'ils dérivent de ces lois et s'expliquent par elles, car enfin les miracles n'ont rien de plus incroyable que les faits surnaturels ordinaires et permanents, et comment peut-on traiter d'impossible la guérison d'une maladie ou la résurrection d'un mort lorsque l'on croit sincèrement à la rémission des péchés, par exemple, et à la transsubstantiation ? Les incrédules peuvent-ils supposer que tous les catholiques de la terre aient perdu la raison, ou qu'ils s'entendent tous pour affirmer le mensonge ? S'ils ne le croient pas, comment expliquer autrement que par une passion aveugle, qu'un tel témoignage ne les retienne pas et ne leur commande pas d'écouter, d'examiner, de chercher à comprendre ce que nous comprenons, et de se taire, malgré tous leurs efforts, leur esprit est trop faible pour y parvenir ? Qu'ils ne disent point : Nous n'avons devant nous que quelques hommes, nous pouvons bien les prendre pour des insensés ! La croyance des chrétiens aux miracles est un fait trop universel, trop éclatant pour que cette réponse soit sincère. D'ailleurs, l'Eglise elle-même élève la voix : à la face du monde elle confesse l'ordre surnaturel, la toute-puissance de Dieu sur l'ordre de la nature, la puissance miraculeuse qu'il communique à ses Saints et les choses merveilleuses qu'il lui plaît d'opérer par eux. Les Béatifications, les Canonisations sont autant de proclamations solennelles de ces vérités, car lorsqu'elle met un de ses fils au rang des Bienheureux, l'E-

glise ne se contente pas d'attester ses vertus héroïques, elle atteste aussi ses miracles. Aujourd'hui nous recevons de Rome le récit de la Béatification du Vénérable Pierre Claver, (1) l'une des gloires de la compagnie de Jésus, et les Lettres Apostoliques par lesquelles le Souverain-Pontife a décerné cet honneur au serviteur de Dieu. Nous les recevons comme une consolation au milieu des épreuves que nous avons à subir, et nous les signalons à nos ennemis comme une preuve nouvelle de la croyance permanente de l'Eglise à la puissance surnaturelle, comme un témoignage éclatant de sa foi, que le Seigneur ne s'est pas retiré d'elle, et qu'aujourd'hui, aussi bien qu'aux premiers jours de son histoire, elle a en elle et dans ses bras la vertu de Dieu. »

DU LAC.

Nouvelles de Rome.

C'est à la suite d'un triduo expiatoire célébré à Saint-André-della-Valle, en réparation de l'outrage sacrilège fait à la madone du Vicolo del l'Abate Luigi, qui ont lieu la béatification du rév. P. Claver. Nous dirons quelques mots de la cérémonie expiatoire et du fait qui y a donné occasion.

L'année dernière le colonel Nardoni, assailli par deux sicaires, échappa providentiellement à la mort. Il se trouva que le théâtre de cet événement était précisément au-dessus de la Madone placée au coin du Vicolo dell'Abate Luigi. Le colonel attribua son salut à la protection de la sainte Vierge, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il fit soigneusement restaurer l'image qui l'avait protégé, et que l'isolement du lieu où elle était placée avait fait fort négliger.

La démagogie, à ce qu'il paraît, gardait rancune à la Reine des Cieux d'avoir couvert de sa protection un homme dont la mort eût été si précieuse à la cause républicaine, et elle s'en est vengée sur l'image que le colonel avait réparée et embellie. Une main sacrilège et démocratique, profitant de la faveur des ténèbres et de la solitude du lieu, brisa à coups de pierre, le cristal qui garantissait la sainte image, et mutila ses traits bénis. Cet outrage brutal remplit d'horreur et d'indignation toute la ville, et S. Em. le Cardinal-Vicaire reçut aussitôt de très nombreuses et très instantes prières pour qu'il daignât ordonner une cérémonie expiatoire. Ces supplications, qui étaient celles de tout le peuple romain, car la République, qui a fait tant de mal, n'a pu entamer le culte traditionnel et si cher de la Madone, furent écoutées favorablement, et un triduo solennel eut lieu les 14, 15 et 16 de septembre. L'outrage par la démagogie a été placé sur le grand autel de l'église voisine de Saint-André-della-Valle, au milieu d'une infinité de cierges qui lui faisaient comme un diadème de feu, et pendant trois jours, elle a reçu les hommages, les invocations, les pleurs et les réparations d'un peuple fidèle à son culte. Le soir du troisième jour, une foule immense remplissait l'église et ses alentours, et, au milieu des chants et des cris : Viva Maria ! à la lueur d'une illumination qui reproduisait les emblèmes de Marie, la sainte image a été portée processionnellement et replacée dans le lieu qu'elle occupait, et toute la multitude s'est retirée en chantant ce complet si cher au peuple de Rome, et dont la douce et antique mélodie rend si bien ses sentiments affectueux pour celle qu'il appelle sa mère : *Eviva Maria ! Maria viva, et chi la cred !*

FRÉDÉRICON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.

C. D. V.

CHAPITRE PREMIER.

(Suite.)

—Qu'est-ce que ça me fait ?

—A vos ordres ; je voulais vous prévenir seulement.

—J'ai des raisons pour opérer la saisie moi-même, en votre compagnie, bien entendu, mon cher monsieur Riffaud. Adjoignez-vous un homme sûr.

—Très-bien ; j'ai un vieux clerc *ad hoc*. Je suis à vous dans la minute. C'est rue des Postes, n'est-ce pas ?

—Oui, rue des Postes.

Marni s'assit et compulsa le dossier. — chap. 11. — La rue des Postes où se rendait Marni en compagnie de l'huissier Riffaud,

appartient en propre à ce qu'on est convenu d'appeler le quartier latin. Aussi, dans cette même rue y avait-il, ce jour-là, une réunion d'étudiants, c'est-à-dire, visages jeunes, paroles pétillantes, coeurs vifs et brûlants, enthousiastes de tout ce qui apparaît au nuage qui passe, de Poiseau qui vole, de la main qui se tend, de la voix qui appelle.

C'est que la jeunesse des étudiants n'est pas cette jeunesse de tout le monde enfermée strictement dans les limites de la vie commune, tenue en lisière par l'inquiétude des parents et surveillée par le regard rigide de la paternité ; elle est bruyante et fantasque, folle de liberté et d'indépendance, échevelée par le cœur et par la tête, baril de poudre près duquel brûle incessamment une flamme que Dieu a mise en nous.

Aussi, par les fenêtres ouvertes d'un 4e étage, on entend déjà les clameurs joyeuses de ces jeunes convives du banquet de la vie. L'appartement où ils se trouvent sort des règles ordinaires, et franchit d'un bond orgueilleux les bases fondamentales du quartier latin. Il se compose de trois pièces.

Cela s'est-il jamais vu ? Trois pièces !... au lieu de la chambre mansardée d'un richeur ! Ces trois pièces sont richement ameublées et décorées ; le luxe s'y réunit à l'utilité et à l'agréable.

Dans cet appartement habite Arthur De Savernay, le petit-fils de ce noble et vertueux Henri De Savernay, dont les lecteurs doivent avoir gardé le souvenir.

Arthur a 25 ans. Il vient de passer son

troisième examen, le plus difficile, le plus dangereux de tous, et c'est pour fêter son triomphe qu'il a convié quelques-uns de ses camarades à un repas inconnu jusque-là dans les fastes du quartier latin.

Arthur est bien le type de cette jeunesse du 19e siècle, pleine de confiance en elle-même, et méprisant dans son insouciance audace l'expérience du passé pour se jeter, toutes voiles dehors, dans l'inconnu de l'avenir, annonceuse des idées libérales les plus exagérées, et s'élevant de ces mots sonores et creux : *Patriotisme et liberté*, que les fauteurs d'une robe et de désordre ont toujours au service de ceux qu'ils tiennent. Jeunesse soupçonneuse et inquiète, tenant dans ses flancs féconds le bien et le mal, et presque toujours, poussée comme par un vertige à la négation de ce qui est.

Où, telle est la jeunesse de ce siècle, tumultueuse, agitée, pleine de nuances sonores, sans conviction aucune, espérant toujours et ne se souvenant jamais.

Arthur De Savernay rêvait comme on rêve à 21 ans ; le frotement des écoles en avait fait un libéral des plus avancés sans qu'il sût pourquoi ; il s'abreuvait à l'excès de ces folles idées qui attirent et empoisonnent.

Caractère généreux, noble à l'excès, plein de dévouement et d'abnégation, de chaleur instinctive, il se crut promptement de nombreux amis dont il était l'idole et sur lesquels il ne tarda pas à prendre un empire absolu.

Aussi, Arthur De Savernay était une puissance et une autorité réelle, il montait ou arrotait les cabales ; il eût soulevé par rico-

chets, à son gré, une partie du quartier latin ; il faut dire aussi que le quartier latin n'est pas difficile à soulever, il aime tout ce qui ressemble au tapage ; c'est pour lui le marche-pied de l'indépendance.

Arthur comprenait sa puissance ; et, comme il y a toujours en nous un sentiment d'orgueil naturel, il en était fier et n'eût pas abandonné son petit trône au 4e. étage pour le splendide hôtel du duc De Savernay son aïeul.

C'est qu'il savait bien que c'était la meilleure partie de l'école qui s'était ralliée à lui ; et que celle-là dominait l'autre par l'intelligence, qui est la véritable force.

Il était riche et jeune, il était ardent ; il jetait pour le plaisir de tous son argent par les fenêtres et en avait au service de ses amis, sans s'inquiéter qu'on lui rendit ce qu'il avait prêté. Il était la providence des amateurs de punch, de gros, et de bichofs ; petits fils de duc et pair, il se montrait *bon enfant* avec tout le monde. Que fallait-il de plus ? Combien de popularités, qui vident haut ne sont pas aussi bien assises que l'était la sienne !

Toutefois, et pour établir, avant de commencer ce récit, chaque classe sur son véritable pied, il est juste d'en désigner une qui a bien ses titres à une mention : celle qui passe peu d'examinés, mais qui joue beaucoup au billard, s'occupe peu du droit romain, mais enlote parfaitement des pipes. Et celle-là au moins n'est pas à dédaigner ; la presse et la queue du billard ont bien leurs prosélytes !

A la tête de ceux-là était Mathias, Ma-

thias élève de huitième année, Mathias casseur d'assiettes de la société, et qui ne dédaignait pas, dans les occasions solennelles, de s'élaner sur un billard pour haranguer les amis et leur prouver les réformes indispensables tant dans le gouvernement que dans l'école de droit. Type bien vrai, bien réel, bien connu ; et que l'on rencontre à chaque instant. Bonne nature au fond, terrain généreux, mais où la paresse et les mauvaises habitudes sont bien près d'ensevelir tous les vices.

Ce matin-là, les deux *royautés* populaires devaient se donner la main. Mathias, qui affectait de faire bande à part et nourrissait en secret un sentiment de jalousie contre le roi son voisin, déjeunait chez Arthur De Savernay.

—Que je suis heureux, messieurs, de vous revoir chez moi, dit Arthur à quatre nouveaux hôtes qui, fidèles à l'invitation, arrivaient en toute hâte.

Presque au même moment, on entendit dans l'escalier un grand bruit de voix et de rires.

—Messieurs, je vous annonce Mathias et son état major, dit un des étudiants en riant.

Comme un écho de ces paroles, la voix de Mathias, douée d'un timbre de stentor, hurla dans l'antichambre au refrain. Et Mathias entra, une casquette au carreau sur l'oreille, une pipe noire comme une aile de corbeau à la bouche, avec longs cheveux roux demi crépus et une moustache plus pointue que l'épée d'un mousquetaire.

Il s'arrêta sur le seuil.

—Salut la compagnie, la casquette à bas, le *brûle-gueule* en poche ! Tudeu ! mes-